Pierrot.

Ben v’la, tu t’es tiré du monde d’en bas pour des ailleurs qu’on t’espère plus plaisants. Le Paradis, heu… on y croit pas. Mais, pour toi, pourquoi pas ?

Après tout, si ça existait, si ça existe, tu y auras une place d’honneur.

A la droite, blablablabla.

Pour une vie que tu as consacrée presque totalement à la barbouille et ces dernières années d’ta vie, malgré la souffrance terrible d’une saloperie de maladie qui te paralysait peu à peu et qui t’a, en fin d’compte, mis par terre en te privant de l’usage de tes bras.

De tes jambres, c’était plié d’puis longtemps.

Prisonnier de ton corps tu t’en es évadé pour de bon ce 28 Avril.

Mais avant, durant deux ans d’hospitalisation où le corps médical qui a pour mission de torturer les malades en fin de vie, surtout ceux comme toi, sans aucune défense, ben tu as fait de la résistance à ta façon en gribouillant 600 crobards d’un autre sacrifié, lui sur une croix et pourquoi tu veux bien m‘dire, sauver les hommes de leur connerie crasse.

Un fada qu’on dit dans l’Sud.

Je crois que tu avais gardé, de ton enfance dans une organisation de jeunesse chrétienne, les petits gars d’France et leurs joyeux accents, une sorte de foi.

Ne sachant pas trop ce que cela peut bien signifier, je ne commente pas.

Chacun est libre de croire en qui il le désire, son choix, et nous n’avons pas à nous en mêler.

Au père Lachaise, des rapins de la cité d’artistes où tu avais ton atelier, ton chevalet, tes tubes de peinture, tes toile achevées ou en cours d’élaboration.

Fallait te regarder travailler.

Encore une allusion aux curetons, tu peignais comme un bénédictin sur une enluminure.

Un travail tout en finesse, en délicatesse de touches ou de traits.

Tu connaissais sur le bout des doigts tout le répertoire des techniques anciennes pour une peinture futuriste.

Avec une palette de couleurs flamboyantes.

Dont la luminosité invraisemblable tenait de cette mémoire des recettes anciennes qui permettent encore aujourd’hui de regarder, dans les musées, des œuvres d’une fraicheur éblouissante après des siècles d’existence dans des conditions parfois extrêmes.

Qui sera probablement le sort des tiennes.

On peut le souhaiter, pour la postérité, qui comprendra certainement mieux ton travail que la génération d’aujourd’hui.

Et d’puis, la vie, ici, déjà pas fofolle avant ton départ, se ratatine la gueule un peu plus.

On n’se voyait plus d’puis un bout d’temps mon Pierrot.

La vie.

Je ne pouvais pas supporter de te voir chaque jour un peu moins vivant.

Et surtout depuis un soir funeste où, tombé par terre dans ton atelier, tu m’as appelé.

Je suis venu pour te trouver là, cloué au sol.

Le choc.

Puis je t’ai aidé à te relever avec beaucoup de difficultés, tu pesais lourd.

Je suis arrivé, un miracle, à te mettre sur ton lit.

Plus jamais ça !

Et je ne suis plus venu te rendre visite quelques après-midi par semaine.

Et partager tes rêves d’atelier Géant dans le Nord de la France.

Un bâtiment dans une friche industrielle.

Tu avais des photos…

Et cette semaine tes cendres seront dispersées dans la mer, à Fécamp, ton dernier rêve et où tu voulais t’installer...…

Tu avais d’autres amis, moins péteux qu’ma pomme.

Qui ont continué à te voir.

Enfin c’est ce que je veux croire.

Et pour une punition méritée, je reste seul avec la compagnie affriolante de mes remords.

Un état qui pourrait être, si j’ai tout compris, une sorte d’avant goût de c’que les croyants

appellent le Purgatoire…

Ou l’Enfer ?...

M’enfin, tout c’que j’peux dire c’est que ça ressemble beaucoup à de la mauvaise conscience.

Salut Pierrot !